



## Table ouverte pour tous

Depuis dix ans, le centre Valgiros (15<sup>e</sup>) accueille en résidence une vingtaine de personnes, anciens de la rue pour la plupart, et des bénévoles qui se relaient jour et nuit, afin de faire de ce lieu une passerelle entre la rue et un logement durable. Chaque mardi, le centre ouvre ses portes pour une table ouverte qui réunit des résidents et leurs invités. Reportage.

Elle fait partie des fidèles, Geneviève, de ceux qui étaient là « depuis le début ». Membre de la congrégation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, cette petite femme aux cheveux gris a beaucoup voyagé avant d'atterrir à Valgiros. Présente deux jours par semaine au centre, elle aide Mama, résidente, et Laura, volontaire en service civique, à préparer le déjeuner. Nous sommes mardi, et comme chaque semaine, c'est table ouverte ici. Une quinzaine de personnes sont attendues – résidents, bénévoles et invités – et c'est Mama qui régale. Un tiep, spécialité du Cameroun, pays dont elle est originaire, mijote depuis ce matin et embaume la grande salle où se dresse la longue table qui accueillera les convives. Pour Laura, Valgiros est une découverte. « Je viens quatre jours par semaine. J'accompagne les résidents chez le médecin, je donne un coup de main aux bénévoles, à la cuisine. Je ne connaissais ni le centre, ni l'association Aux Captifs, la libération qui le gère, mais j'ai été très bien accueillie.

*« Réapprendre les règles de la vie en commun. »*

Il y a beaucoup de bienveillance entre les résidents et ceux qui travaillent ici. » Ceux qui travaillent ici, ce sont Véronique, la directrice du centre, Alison et Geoffroy, les deux travailleurs sociaux employés par les Captifs. « Mon travail, explique Véronique, est de créer du lien et de veiller à la qualité du vivre ensemble, entre ceux qui sont en situation de précarité et les bénévoles, de jeunes professionnels pour la plupart. Valgiros est un centre de stabilisation. Nos résidents réapprennent les règles de la vie en commun, le respect des horaires, par exemple. Quand l'un d'eux a retrouvé ses marques, nous l'accompagnons avec l'aide de nos travailleurs sociaux dans leurs démarches administratives : santé, travail, logement, etc. Certains sont très désocialisés, quelques-uns ont un problème d'alcool. Nous les accueillons tous, sans leur poser de question. » Hommes et femmes, la vingtaine de résidents qui vivent ici viennent de la rue pour la plupart. Ils ont été adressés par le SIAO, un service d'État qui organise et centralise les demandes de

prise en charge des personnes en grande précarité. D'autres sont arrivés ici par le biais d'Hiver solidaire. Certains sont en couple, d'autres célibataires. À table ce jour-là, il y a Tahar, très élégant dans son costume de ville; Mama, qui sert en boubou de larges rations de tiep et qui râle contre ces filles « qui ne mangent rien ». Il y a Yaya et son amie, qui vivent dans un des studios, Pierrot, son blouson noir et ses rouflaquettes qui encadrent un visage barré d'un immense sourire. Lui vient du Luxembourg, a passé une vingtaine d'années dans la rue et nous fait visiter la maison après nous avoir servi un café bien tassé. Grégor, qui ne fait que passer une tête, va quitter le centre dans une dizaine de jours. « Nous lui avons trouvé une chambre dans un logement social », explique Véronique. Car si « on est bien ici, poursuit Pierrot, on a tous une hâte, c'est de partir, retrouver un chez nous. Être vraiment autonome. » Ce que confirme Véronique. « La vie en communauté peut être lourde parfois. Et c'est très naturellement, quand ils sont prêts, que nos résidents demandent à partir. »

Priscilia de Selve, [@Sarran39](#)